

## « L'élite de la nation » ?

**Marc Perrin de Brichambaut (1966)**

Cette contribution est postérieure à celles de mes cinquante-et-un autres camarades, dont j'ai pris connaissance. Le plaisir que j'ai eu à les découvrir et le souci de manifester ma reconnaissance à Jean-Louis Biget m'ont incité à les rejoindre. J'en remercie Philippe Oulmont.

Un souvenir de Jean-Louis Biget : il venait de recevoir par la Poste une thèse prêtée par une bibliothèque universitaire et il nous la montrait avec gourmandise. Cela allait nourrir ses prochains cours. Une forme de complicité adressée aux historiens et géographes de notre promotion 1966. Nous suivions nos cours de licence à Nanterre, campus encore enchâssé de la boue des travaux, que nous pouvions rejoindre en changeant de train à Bécon-les-Bruyères avant d'acquérir nos premiers véhicules. Les compléments que nous offraient nos caïmans constituaient un ajout précieux car ils étaient denses, vivants et donnés à un petit groupe dans l'intimité des salles de l'École. Ceux de Biget nous ouvraient les yeux sur les travaux de Duby, Le Goff et de Favier, parmi ceux dont je me souviens encore, et nous entraînaient dans des domaines fascinants combinant les cathédrales, les marchands et la vie rurale au Moyen Age. Nous nous trouvions choyés intellectuellement et un peu distingués de nos condisciples nanterrois. Pour le géographe que j'étais, sa présence avec celle de Morand, de Guérémy et les excursions autour du Professeur Birot (communes avec les fontenaysiennes!) étaient des moments d'initiation en profondeur. Bien que très diverse par ses origines et ses personnalités, la fratrie des historiens géographes que nous avons constituée partageait une forme de discipline des faits et une connexion avec le monde réel dans sa complexité. Cela distinguait un peu du penchant plus idéologique d'autres disciplines qui trouvaient dans la situation de l'Avant-Mai 1968 un terrain fertile.

Les années précédant Mai 68 à l'École m'ont laissé le souvenir d'un bouillonnement constant de débats politiques, sociaux, culturels qui se déroulaient aussi bien entre thurnes, dans notre réfectoire que dans la salle du sous-sol de Pozzo qui allait bientôt se transformer en base rouge. Biget, résidant à Albi, se tenait plutôt à l'écart de cette fermentation, gardant une distance bienveillante sur la vie de Pozzo. Le clivage qui m'a marqué est celui qui opposait les « révisos », proches du PCF, et le noyau d'inspiration maoïste de l'UJC-ML qui existait parmi les élèves. Je me retrouvais plutôt dans le PSU, plus modeste, qui regroupait quelques-uns d'entre nous. Les uns et les autres proposaient des textes et des brochures exposant leurs analyses politiques du moment. Elles doivent illustrer aujourd'hui le fond d'histoire contemporaine de l'Université de Paris-Ouest. J'en ai gardé une collection de *Pékin-Information* qui nous retranscrivait fidèlement les éditoriaux du *Quotidien du Peuple* et les remous de la direction chinoise de l'époque, sur papier bible. L'ambiance était passionnée mais n'affectait pas la camaraderie découlant d'une vie partagée, presque monacale, pour ceux qui résidaient à Pozzo.

Quand à Nanterre survint le 22 mai, l'École était prête à se mobiliser. Chacun suivit donc sa mouvance, vécut les événements et y participa à sa façon, le plus souvent hors de l'École, les déplacements vers Paris étant devenus difficiles. Omar Diop, associé à notre promotion, paya de sa vie son militantisme à son retour dans son pays. Pour ma part, je vécus ces quelques semaines surtout à Paris, dans le cadre de Sciences-Po où j'étais inscrit. Je ne peux donc guère témoigner de ce que fut la vie de Pozzo pendant cette période, d'autant que j'y revenais surtout pour dormir.

Le moment politique intense passé, nous pûmes tous valider les acquis de cette année à part et poursuivre vers l'agrégation où les atouts que nous offraient l'École étaient décisifs. L'accès à une bibliothèque bien fournie en propre, les cours cibles que nous recevions en petit comité, la préparation de dissertations et de leçons devant des routiers du métier n'avaient pas de prix. C'est là que l'érudition, la pédagogie et la discipline de Biget et des autres membres de l'équipe de l'École donnaient toute leur mesure. Les agrégatifs étaient plongés dans leur programme comme dans un parcours initiatique dont l'aboutissement naturel était un classement avantageux. Pour beaucoup, l'École offrait la possibilité d'une cinquième année, transition vers nos choix ultérieurs. J'avoue en avoir grandement profité pour prendre une tangente par rapport au parcours de mes camarades.

Un thème m'est resté en mémoire, celui qui nous désignait comme «l'élite de la nation». Il suscitait, me semble-t-il, un mélange critique de réprobation et de messianisme. Ceux qui nous qualifiaient ainsi, groupe un peu vague mais à caractère institutionnel, nous enfermaient, à n'en pas douter, dans un rôle de privilégiés. Cela était contraire à l'éthique égalitaire qui nous inspirait. Ce qualificatif faisait aussi de nous, dans les circonstances du moment, une sorte d'avant-garde. Il nous incitait à penser et à agir pour l'avènement d'un monde nouveau. L'une des feuilles qui nous étaient proposées s'intitulait, de façon significative, *La Cause du Peuple* et invitait à le servir. Sans doute étions-nous de parfaits produits de l'élitisme républicain, sélectionnés par concours, salariés et orientés vers le professorat pour servir de colonne vertébrale au système éducatif avec une garantie d'emploi à vie. La conscience que nous avions de notre situation privilégiée débouchait donc sur un esprit de service qui me paraît avoir inspiré tous les membres de notre génération sous diverses formes.

Saint-Cloud, l'un des viviers de l'esprit de Mai 68, peut ainsi servir d'annuaire des destinées d'une cohorte de jeunes intellectuels. L'exemple charismatique que nous offrait Biget inspira une bonne part d'entre nous qui remplirent avec bonheur et talent la fonction de recherche et d'éducation qui était impartie à l'École. Ils témoignent dans ces pages de leur engagement fécond. D'autres bifurquèrent vers d'autres horizons, comme sans doute aucune génération de cloutiers ne l'avait fait avant eux. Je fus de ceux-là. Je consacrais ma cinquième année à préparer le concours d'entrée à l'École nationale d'administration et devenir, sans doute, l'un de premiers ex-cloutiers à l'intégrer en 1971. Dans les années qui suivirent, plusieurs autres empruntèrent la même voie ou des voies semblables et firent carrière dans la haute administration et le monde de l'entreprise. Parmi eux, j'évoquerai la figure de Jean-Michel Gaillard, esprit brillant et camarade chaleureux, qui dirigea Antenne 2, créa sur BFM-Radio les émissions sur des moments d'histoire, et servit à l'Élysée sous François Mitterrand, avant de nous quitter bien trop tôt. Après 1981, les cabinets ministériels de la gauche au pouvoir, ou je servis pendant sept ans, ont bruisé de l'écho assourdi des débats cloutiers. Dans un autre domaine, Alain Le Pichon, cloutier de la promo 1966 passé par l'agrégation de

lettres, fut le premier Français à intégrer une banque d'affaires anglaise et à faire carrière dans la finance, avant de revenir à ses premières amours pour rédiger une thèse d'histoire et enseigner à la Sorbonne .

Ces trajectoires de cloutiers, hors des clous, sont peut-être perçues par certains comme des trahisons, tant des idéaux de notre jeunesse que de notre contrat moral avec l'École républicaine. Je plaiderais que ce ne fut pas tout à fait le cas. Notre génération s'inscrivit dans un mouvement à la fois de rupture et de service de la nation, que chacun déclina à sa façon. La Géographie comme l'Histoire m'avaient donné le goût des espaces lointains et des activités internationales. J'ai eu la chance de pouvoir l'assouvir au fil d'une carrière variée, sans quitter le service public national ou international. Mes chemins devaient croiser ceux d'autres historiens-géographes cloutiers, Jean-Luc Racine, Patrick Talbot, Bertrand Gallet, Michel Foucher, Gérard Chesnel, qui firent des choix comparables après nos agrégations. A cela s'ajoute la fidélité à la recherche et à l'enseignement partagée par chacun. Les bibliographies qui accompagnent les récits de cette collection permettent de mesurer la diversité et la richesse de leurs curiosités et de leurs découvertes. A ma connaissance, presque tous ceux qui ne suivirent pas la carrière de la recherche et de l'enseignement ont gardé une activité dans ce domaine et laissent des livres, des articles, des émissions audiovisuelles. Leur engagement, différent, est resté dans les traces de l'élan qui a porté nos vingt ans.

Quand il apprit qu'il venait recevoir le Prix Nobel de littérature, Albert Camus eut comme geste d'écrire à son instituteur, Monsieur Germain, pour le remercier de tout ce qu'il avait reçu de lui, confiance et savoir. *Mutatis mutandis*, l'hommage que nous rendons à Biget est du même ordre : son exemple généreux et exigeant a marqué chacun d'entre nous. C'est aussi grâce à lui que nous avons pu contribuer à l'élite de la nation. Qu'il en soit sincèrement remercié.



**Marc Perrin de Brichambaut**

Promotion 1966 de Saint-Cloud. Agrégé de Géographie 1970. Conseiller d'Etat 1974-2015. A servi dans les cabinets de Claude Cheysson, Roland Dumas et Jean-Pierre Chevènement, et dans différents postes dans les ministères des Affaires Etrangères, des Affaires Européennes et de la Défense. A servi dans l'Organisation des Nations-Unies et l'Organisation pour la Coopération et la sécurité en Europe (OSCE). Juge à la Cour Pénale Internationale 2015-2024